



www.comptoirlitteraire.com

présente

les pièces en un acte de TCHÉKHOV

Ce sont :

- **"*Sur la grand-route*"** (page 2)
- **"*Les méfaits du tabac*"** (page 3)
- **"*Le chant du cygne*"** (page 4)
- **"*L'ours*"** (page 4)
- **"*La demande en mariage*"** (page 5)
- **"*Le tragédien malgré lui*"** (page 6)
- **"*Tatiana Repina*"** (page 7)
- **"*La noce*"** (page 7)
- **"*Le jubilé*"** (page 10)

Bonne lecture !

"На большой дороге", "Na bolchoj dorogé"
(1885)
"Sur la grand-route"

Au sud de la Russie, au bord du chemin, dans l'auberge de Tikhone Evstignéev, la nuit, sont réunis des voyageurs, des pèlerins, des brigands. On prie, on maudit, on rêve, on se soûle aussi, et peu importe que ce soit pour se souvenir ou pour oublier. Chacun y va de son histoire. Bortzov, un aristocrate ruiné par sa femme et devenu clochard, retrouve son ancien cocher qui lui paie à boire, et qui raconte aux paysans l'histoire de son ex-maître. Pendant que le cocher est allé réparer le traîneau, un vagabond muni d'une hache entre. Puis arrive Maria, l'épouse de Bortzov, qui vient se réchauffer, car il fait un temps à ne pas laisser un chien dehors : le vent souffle, l'orage gronde, et il fait froid. Altière, elle relève sa robe pour enjamber les corps allongés. Son époux s'écroule à ses pieds en sanglotant. Elle le traite avec le plus humiliant mépris, et se plaint de l'air suffocant. Dans un soudain éclair de folie, le vagabond lève sa hache, la lance en direction de Maria, mais la rate. «*Remercie Dieu, ta tête est sauvée*», conclut l'aubergiste. Elle parvient à s'échapper. Finalement, tous s'endorment.

Commentaire

Dans cette «*étude dramatique*» constituée de cinq scènes sèches, tirées de la nouvelle «*En automne*» (1883), qui annonçaient avec vingt ans d'avance «*Les bas-fonds*» de Gorki, la subtilité et la légèreté de Tchekov trouvèrent une illustration presque caricaturale. Tout fonctionne comme si nous étions là dans un pré-théâtre : il n'y a pas d'intrigue ; les personnages n'en sont qu'à peine, tout juste esquissés, comme grossièrement taillés, avec trop peu de mots pour pouvoir être vraiment définis. Il n'y a ni passé ni avenir, rien que des voix perdues, des solitudes, des disgrâces, des destins qui se croisent furtivement. On meurt de chagrin, d'abandon, de faim ou de froid avec la bénédiction du Christ qui veille sur la Russie : on fait un signe de croix, on ne va pas pleurer. Cet étrange texte est une longue rhapsodie chorale où furent tressés des motifs, des thèmes, des fatalités qui allaient irriguer l'œuvre à venir.

Le 20 octobre 1885, la censure tsariste s'opposa à la représentation de cette œuvre qu'elle jugeait «sombre et sale», une «calomnie de la société russe». Tchekhov se défendit sur ce point, en expliquant que ses personnages étaient toujours le résultat de son observation de la vie.

Le texte ne fut publié qu'après sa mort.

En 2002, au Théâtre Gérard-Philipe, Antoine Caubet monta la pièce de façon minimaliste : pénombre généralisée, répliques quasi-chuchotées, mouvements limités, le spectacle se déroulant entièrement dans une cabane en bois posée sur le grand plateau.

En 2006, Bruno Boëglin l'a reprise ; en voulant éviter les clichés (samovar fumant, icônes et grelots de télévue), il s'adonna à un exercice de poésie pure.

La pièce fut adaptée en un opéra, sur un livret et une musique d'Azio Corghi, dont la première eut lieu le 7 mars 2003 à Münster.

"О вреде табака", "O vrede tabaka"
(1886)
"Les méfaits du tabac"

Ivan Ivanovitch Nioukhine, homme dans la cinquantaine, qui est l'économe d'un pensionnat de jeunes filles dont sa femme est la directrice, doit faire, à sa demande, une conférence sur les méfaits du tabac dans un cercle de province. Il parle bien de la nocivité de la nicotine, mais aussi, en même temps, de son travail au pensionnat, des disputes conjugales, de la tyrannie que sa femme lui fait subir depuis trente-trois ans, des difficultés de la vie. Ainsi, sous prétexte de la nicotine, nous est un moment dévoilé tout le malheur secret du pauvre homme qui profite de ce bref instant de liberté pour s'apitoyer sur son sort. Car, quand il voit arriver sa femme dans les coulisses, il revient au sujet prescrit, mais finit abruptement la conférence, et quitte la salle dignement.

Commentaire

Le texte, remanié, parut en 1902.

"Лебединая песня", "Lebedinaja pesnja"
(1888)
"Le chant du cygne"

En pleine nuit, l'acteur comique Vassili Vassiliévitch Svetlovidov, cinquante-huit ans, se réveille assis sur une chaise dans sa loge, habillé à l'antique. Il est seul dans le théâtre où, ivre, il s'était laissé enfermer, et dont il ne peut sortir. La veille avait été donnée une représentation du célèbre opéra-bouffe d'Offenbach, *"La belle Hélène"*, où il avait le rôle de Calchas. Puis, pour arroser l'événement, il avait, avec ses admirateurs, bu de la bière, du vin et de la vodka.

Il monte sur la scène, dans la salle vide et noire. Ayant froid et la «gueule de bois», il est amer, constate sa vieillesse, se souvient de ses trente-cinq ans de théâtre. Il entend du bruit, et voit une forme blanche se déplacer. Mort de peur, il l'interpelle : c'est Nikita Ivanytch, le vieux souffleur, qui ne sachant où demeurer passe la nuit dans une des loges. Il lui raconte la représentation, les seize rappels qu'il a eus. Comme il lui donne la réplique, en s'exclamant sans cesse : «*Quel talent !*», le comédien joue des extraits de ses grands rôles (Boris Godounov, Hamlet, Othello, le roi Lear), dans des interprétations magistrales qui sont son chant du cygne. Cela l'apaise quelque peu. Mais il demande au souffleur pourquoi on l'a laissé seul dans sa loge, pourquoi personne ne l'a ramené. Nikita lui conseille de rentrer chez lui, mais Vassili lui rétorque que personne ne l'attend, ni femme, ni enfants, et s'épanche : «*C'est horrible d'être seul. Qui a besoin de moi? Qui m'aime? Personne ne m'aime, Nikita !*» Celui-ci le rassure : «*Le public vous aime, monsieur Svetlovidov !*» Pourtant, se souvient-il, alors qu'il était un jeune acteur, une femme l'avait aimé ; mais elle lui avait demandé de quitter la scène pour elle. Depuis ce jour, il hait le public. Nikita le ramène dans sa loge, et le couche.

Commentaire

Pour cette «*étude dramatique en un acte*», Tchekhov avait adapté à la scène sa nouvelle *"Kalkhas"* (*"Calchas"*). Dans une lettre du 14 janvier 1887 à M.V. Kisseleva, il appela sa pièce «*le plus petit drame du monde*.»

La première de la pièce eut lieu au théâtre Korch de Moscou en 1888, le rôle de Svetlovidov étant interprété par Vladimir Davydov.

En 1992, elle fut adaptée au cinéma dans *"Le chant du cygne"*, court-métrage de Kenneth Branagh, avec John Gielgud.

"Медведь", "Medved"
(août 1888)
"L'ours"

Alors qu'Éléna Ivanovna Popova, une jeune et jolie femme, «*propriétaire terrienne avec des fossettes aux joues*», a perdu son mari sept mois auparavant, et qu'éplorée et inconsolable elle ne veut plus voir personne, ayant juré de rester éternellement fidèle à la mémoire du défunt, de ne pas se remarier, de s'enfermer même dans un couvent, portant toujours son habit de deuil, Grigori Stépanovitch Smirnov, «*un homme encore jeune, propriétaire terrien*» voisin, ancien officier sans éducation, bourru et violent, force sa porte, venant, avec arrogance, réclamer une dette. Elle lui demande vainement un délai, lui déclare : «*Je suis malade, et je n'ai rien à vous donner. Allez-vous-en !*» Et elle tourne les talons, n'ayant aucunement l'intention de rembourser les dettes de son idiot de mari. «*Tu es malade un an, et je ne bouge pas d'ici pendant un an !*» (scène VI), rétorque «*l'ours*» qui accroche à la patère son manteau de loup, et s'installe, ayant l'intention de ne quitter les lieux que quand il aura obtenu son dû, étant lui-même tenu par ses propres dettes. Il fait du désordre, boit de la vodka. Le ton monte ; ils échangent les propos les plus violents. Elle lui reproche de ne pas savoir se conduire avec les femmes, et d'être bête et grossier. Il reproche aux femmes leur logique impitoyable, leur âme de crocodile : «*En amour, tout ce dont une femme est capable, c'est de pleurnicher. Seules les vieilles et les guenons sont fidèles.*» Elle, au contraire, se souvient des infidélités de son mari, mais se dit toujours résolue de porter le deuil jusqu'à sa mort. Il lui reproche de se mettre de la poudre. Ils décident de se battre en duel. «*Je vais la descendre pour le principe*», déclare-t-il. Mais, tandis qu'elle est partie chercher les Smith & Wesson de son défunt mari, le mufler misogyne se rend compte qu'il est fasciné par ce feu d'artifice de femme. En lui expliquant le maniement du pistolet, il se laisse prendre à son charme. Il lui déclare qu'il tirera en l'air. Elle lui reproche de flancher. Il reconnaît in petto qu'elle lui plaît : «*Quelle femme ! Je suis fou amoureux.*» Se haïssant lui-même, il l'embrasse, et lui avoue : «*Je tombe amoureux, la tête la première ! Je demande votre main. Oui ou non?*». Il lui propose ses huit mille roubles de rente, tandis qu'elle, d'abord gênée parce qu'elle pense à sa volonté d'être fidèle à son mari défunt, accepte finalement son amour, et tombe dans ses bras, sous les yeux de Louka, le vieux valet ahuri.

Commentaire

Cette pièce de trente minutes, où Tchekhov réécrivit un fait divers, est une grande farce moliéresque, d'un irrésistible comique. Si le titre est "L'ours", s'il désigne de façon évidente le comportement sans-gêne et colérique de Smirnov, il reste que Mme Popova aussi est une «ourse» en s'enfermant dans son deuil, et en elle-même comme si elle hibernait ; Smirnov, en faisant irruption chez elle, la réveille, ce qui la met dans une colère noire. Les deux personnages agissent de manière impulsive, et leurs comportements spontanés et sincères sont comparables à ceux d'animaux.

La pièce fut créée au Théâtre Korch de Moscou le 28 octobre 1888, et obtint un gros succès. Elle l'obtint encore ensuite.

En 1935, à Moscou, Vsevolod Meyerhold l'inclut dans le spectacle qu'il intitula "*Trente-trois évanouissements*" qui réunissait trois «*plaisanteries*» en un acte de son ami Tchekhov : "*Le jubilé*" (où il y en a quatorze), "*L'ours*" (où il y en a huit) et "*La demande en mariage*" (où il y en a onze) !

En France, elle fut créée le 28 novembre 1944 à la Comédie-Française, au répertoire de laquelle elle est entrée en 1957.

Si la pièce est généralement représentée avec "*Une demande en mariage*", autre pièce de Tchekhov, qui traite également le thème de l'amour entre propriétaires terriens coléreux, elle fut :

- en 1992, au Théâtre de Boulogne-Billancourt puis au festival de Pau, montée et jouée par Roger Hanin avec une pièce de Feydeau, "*On purge bébé*".

- en 2007, à Bobigny, présentée par Patrick Pineau avec *"La demande en mariage"* et *"Le tragédien malgré lui"*.

Elle fut adaptée au cinéma ;

- en 1938, par Issidor Annenski, spécialiste russe des adaptations cinématographiques des œuvres de Tchekhov (*"La croix de sainte Anne"*, *"L'homme à l'étui"*, *"Le mariage"*) ;

- en 1978, par Maria Koleva, dans le film français *"L'ours ou Tchekhov est-il misogyne?"*, avec Dominique Baladie, Antoine Vitez et Bertrand Beauvoisin ;

- en 1984, par Don Askarjan.

Le 3 juin 1967, au festival d'Aldeburgh (Suffolk), fut donné *"The bear"*, «*extravagance en un acte*» de William Walton sur un livret de Paul Dehn.

"Предложение", "Predlojenie"
(novembre 1888)
"La demande en mariage"

Ivan Vassilievitch Lomov, propriétaire foncier riche et avaricieux, vient, en habit du dimanche et gants blancs, prier son voisin, Stepan Stepanovitch Tchouboukov, lui aussi propriétaire foncier riche et avaricieux, de lui accorder la main de sa fille, Natalia. Mais celui-ci reproche à son voisin de ne pas lui rendre visite plus souvent, et pense, en son for intérieur, qu'il est venu lui demander de l'argent. Lomov, quant à lui, s'embrouille avant d'être capable d'indiquer la raison de sa venue. Après avoir reçu l'accord de Tchouboukov, seul à la scène 2, il est en proie à des vertiges, passant de l'exaltation à l'idée de se marier (car il a déjà trente-cinq ans) à l'abattement le plus profond. La scène 3 voit l'arrivée de Natalia, qui, tout à fait ignorante de la raison de la venue de Lomov, se présente en tablier car elle était en train de trier des petits pois pour les faire sécher ; elle se perd en un dialogue futile sur les problèmes que posent la pluie, les foin, etc. ; puis elle remarque l'habit que porte le voisin, et s'interroge. Lomov, incapable d'abrégier son discours, parle de son bien, et, plus spécialement de «*ses petits prés-aux-bœufs*», ce qui la fait sursauter car, pour elle, ils ne peuvent qu'appartenir à sa famille : le «*à moi*» de l'un s'oppose huit fois au «*à nous*» de l'autre, et, alors qu'il l'appelait «*Natalia Stepanova*», il ne lui dit plus que «*Mademoiselle*», ce qui marque la distance entre eux qui est devenue désormais infranchissable. La scène 4 voit Tchouboukov s'interposer sans parvenir à les calmer puisque lui-même se heurte à Lomov. Les deux hommes se jettent alors à la tête tous les reproches secrets que chaque famille fait à l'autre : «*Vous n'êtes pas un voisin, mais un usurpateur !*» - «*Vous êtes d'une famille où on a toujours aimé la chicane*» - «*Et votre mère avait une jambe plus courte que l'autre*» - «*Malhonnêteté dégoûtante*» - «*Espèce de saucisse, champignon de couche*». À la scène 5, le père et la fille se retrouvent seuls, très fâchés de la conduite de Lomov dont il ne veut plus pour gendre, Natalia apprenant ainsi que le voisin était venu la demander en mariage, suppliant alors son père pour qu'il le fasse revenir. La scène 6 réunit à nouveau Lomov et Natalia ; tandis qu'il est pris de troubles physiques (il ne voit plus, a des battements de cœur, ne sent plus sa jambe gauche), elle répète : «*Les petits prés-aux-bœufs sont à vous*», et, pour l'amadouer, lui fait faire sa demande en mariage, lui parle de la chasse, distraction préférée des hobereaux russes ; mais la comparaison de leurs chiens respectifs, Otkataï et Ougadaï, relance la dispute dans les mêmes dimensions qu'auparavant ; la scène se termine par un autre malaise de Lomov. Dans la scène 7, les trois personnages s'insultent jusqu'à l'évanouissement de Lomov ; cependant, il se réveille, et, heureusement, tout s'arrange : la demande est acceptée, le mariage est décidé à vive allure, avant que d'autres conflits n'apparaissent, et Tchouboukov s'écrie : «*Champagne ! Champagne !*».

Commentaire

Dans ce vaudeville au schéma très simple, qui dure vingt minutes, qui suit une ligne binaire (affrontement-domination) dans le temps et dans l'espace, intangible du début à la fin, qui tire son comique de l'impossibilité de se maîtriser chez des querelleurs invétérés, entre lesquels se déclenche une violente querelle de voisins où aucun des deux ne veut céder sur des questions plutôt ridicules, Tchekhov ironisait sur les premières étapes d'une vie à deux, la remarque de Tchouboukov, alors que les deux tourtereaux se querellent : «*Voilà le bonheur conjugal qui commence*», traduisant bien sa vision pessimiste du mariage. L'ardeur de Natalia s'explique parce qu'elle a vingt-cinq ans, ce qui était, à l'époque, un âge au-delà duquel une femme ne trouvait plus d'occasion de se marier. C'est une oeuvre d'une véritable qualité littéraire, facile à jouer, très amusante et convenant à tous les publics.

Elle fut créée au "Cercle artistique" le 12 avril 1889. Elle reçut un excellent accueil. Puis elle fut jouée à Krasnoïe Selo, à Moscou aux théâtres Goreva, Maly et Alexandra, en province aussi. Le tsar lui-même eut un mot aimable pour Tchekhov.

Le texte, signé A.P., fut publié dans "Temps nouveaux" du 3 mai 1889.

Le 18 mai 1914 fut publiée dans "Comoedia" une adaptation de Marcel Genevrière et Georges Pitoëff.

En 1935, à Moscou, Vsevolod Meyerhold l'inclut dans le spectacle qu'il intitula "*Trente-trois évènements*" qui réunissait trois «*plaisanteries*» en un acte de son ami Tchekhov : "*Le jubilé*" (où il y en a quatorze), "*L'ours*" (où il y en a huit) et "*La demande en mariage*" (où il y en a onze) !

Le 22 mai 1957, à Milan, eut lieu la première de "*Una domanda di matrimonio*", opéra en un acte de Luciano Chailly, sur un livret de Claudio Fino et Saverio Vertone.

En 1957, la pièce, adaptée par André Barsacq, fut mise en scène par Maurice Jacquemont, à l'"Ambigu".

En 1959, elle fut mise en scène par André Barsacq, au "Théâtre de l'Atelier".

"Трагик поневоле", "Tragik po nevole" (1889)

'Le tragédien malgré lui'

Ivan Ivanovitch Tolkatchov arrivant chez son ami, Alexeï Alexévitch Mourachkine, s'affale sur un sofa, visiblement épuisé, et lui demande de lui prêter d'urgence son revolver pour se suicider. Devant son refus, il lui décrit la vie misérable qu'il mène. En effet, il travaille de dix heures à seize heures à des tâches monotones, avec des collègues endormis ou qui cuvent leur vin. Alors qu'il serait en droit de rentrer chez lui, de dîner et d'aller se coucher tranquillement, il est chargé chaque jour d'innombrables commissions par sa femme, ses enfants, tous les parasites qui habitent chez lui, des voisins et des amis. Puis, chargé de toutes ces courses, il doit prendre le train, se battre avec les passagers. Chez lui, il trouve sa femme, qui veut sortir. La nuit, les moustiques le tourmentent. Cette vie cauchemardesque le conduit à des crises de folie. L'ami serviable qu'est Mourachkine le plaint beaucoup, calme ses ardeurs guerrières, mais lui demande de lui rendre un petit service en prenant avec lui une machine à coudre et un canari dans sa cage, pour une amie. C'est alors que Tolkatchov, pris d'une de ses crises, le poursuit en criant : «*Il me faut du sang !*»

Commentaire

Tchekhov avait adapté sa nouvelle "*Le tragédien*" (1883).

La pièce, sous-titrée «*tableau des moeurs des estivants*», illustre un thème favori de Tchekhov, celui de l'homme écrasé sous la vie quotidienne, qu'il avait déjà traité dans sa nouvelle "*Ceux qui sont de trop*" (1886).

"Татяна Репина", "Tatiana Repina"
(1889)

Quarante jours après le suicide de l'actrice Tatiana Repina, son ex-fiancé, Sobinine, qui l'a trahie, se marie avec une certaine Vera Olenina, alors qu'une épidémie de suicides de femmes gagne la ville. Mal à l'aise, il est victime d'hallucinations pendant la cérémonie : l'âme de Repina vient le tourmenter.

Commentaire

Cette forte et vive pièce, mais si courte qu'elle fut longtemps ignorée dans l'oeuvre de Tchekhov, qui avait été initialement conçue comme le cinquième acte du drame du même nom de A.S. Souvorine, ne fut présentée sur scène qu'en 1998, au festival d'Avignon, par le Russe Valeri Fokine.

Elle fut adaptée dans un drame lyrique en un acte, sur un livret et une musique d'Azio Corghi, dont la première fut donnée le 20 octobre 2000 à Milan.

"Свадьба", "Svad'ba"
(1890)
"La noce"

C'est le mariage de Dachenka, la vieille fille d'Evdokime Zakharovitch Jigalov, un riche bourgeois, registrateur de collège en retraite, à Épaminondas Maximovitch Aplombov, un homme plus intéressé par sa dot que par son coeur. La «*tamouchka*» court partout, soucieuse du bon déroulement de cette soirée empêtrée dans les faux-semblants et la vanité sociale. Les invités, eux, des gens de conditions très diverses, mais généralement médiocres, passent d'une solennité figée à l'anarchie conviviale des banquets bien arrosés... Or on a donné vingt-cinq roubles à un agent d'assurances pour qu'il réussisse, à ce prix, à inviter un général. On se réjouit de sa présence, mais il se fait longtemps attendre. Et, une fois là, ce Fiodor Iakovlévitch Révounov-Karaoulov ne parle que de marine et de stratégie, pour le plus grand ennui de tous. On finit par le prier de changer de conversation. Il se fâche, et demande pourquoi on l'appelle «*général*», attendu qu'il n'est qu'un simple capitaine de frégate en retraite. Stupeur des invités : «*Mais alors, le questionne la maîtresse de maison, puisque vous n'êtes pas général, pourquoi avez-vous empoché les vingt-cinq roubles?*» Et le capitaine de frégate, rouge de colère, part en faisant un esclandre, ce carnaval nuptial se terminant dans la cacophonie et la débandade !

Commentaire

La pièce fut inspirée à Tchekhov par des individus qu'il fréquentait à Taganrog, comme le Grec qui fréquentait l'épicerie de son père. De plus, il se souvint des mariages bruyants qui, en 1885, se tenaient à Moscou dans l'appartement au-dessus du sien, qui était souvent loué à cet effet. Dans ces cas-là, la famille Tchekhov, pour se mettre au diapason, simulait des mariages pour rire, portant des toasts, et dansant frénétiquement sur la musique venue d'en haut.

Il utilisa plusieurs textes antérieurs : un sketch humoristique, "*La saison du mariage*" (1881) et deux nouvelles de 1884 : "*Un mariage d'intérêt*" et "*Mariage avec un général*".

Comme souvent chez lui, les noms des personnages ont tous un sens comique. Pour rendre les propos du «*général*», il partit d'un répertoire des termes de commandement utilisés dans la marine à voile qui lui avait été légué en 1883 ("*Lexique de commandement pour l'exécution des principales manœuvres sur un vaisseau*", Saint-Petersbourg, 1830).

Dans ce qui pourrait être la suite de "*La demande en mariage*", il adopta le registre de la farce grotesque, mais féroce, impitoyable, le burlesque flirtant donc avec le tragique, dans une espèce de folie collective qui entraîne tous les personnages. Dans ce vaudeville qui, annonça-t-il, «*passera sans qu'on baille*», il accéléra constamment le rythme, le rendit même endiablé.

À travers cette emblématique soirée des noces où la machine à marier fonctionne comme une machine à délire propre à faire exploser de rire, il se livra à une sorte de jeu de massacre du rituel social qu'est le mariage, voulut dynamiter ce phénomène de la société russe qu'est l'institution du mariage arrangé qui est empêtré dans ses codes et ses hypocrisies, dénonça les mesquineries, la médiocrité, les divers appétits d'une petite-bourgeoisie étriquée, en proie à la cupidité la plus primaire et la bêtise la plus universelle. On comprend tout de suite que le mariage est plus d'intérêt que d'amour. On parle donc plus d'argent que de sentiments. Un rituel codifié enferme les protagonistes, qui sont entraînés par le vertige verbal dans une valse furieuse et folle. Ils sont, sinon des marionnettes, des archétypes peu complexes (leur identité n'est que peu développée), mais dont une facette est poussée à l'extrême pour parvenir à l'expression d'un comique ou au contraire d'un tragique.

Dachenka, la mariée, est un personnage quasi-absent, ce qui met en relief le peu d'intérêt qu'on porte au mariage en lui-même, comme réunion de deux êtres qui s'aiment.

Aplombov, le jeune marié, s'en prend d'abord à sa belle-mère, Nastassia, à laquelle il réclame le versement complet de la dot au nom d'une question de principe et d'honneur. Mais, derrière ses grandes maximes, un homme intéressé se dévoile, obnubilé par l'argent. Le duo gendre / belle-mère est explosif : tous les deux bornés, ils sont incapables de s'écouter. Le lendemain de la noce, il est prêt, pour deux coupons sans grande valeur, à «*réduire en chair à pâté*» la femme qu'il a épousée.

Evdokime Zakharovitch Jigalov est l'image typique du bon vivant, aimant boire, manger et amuser la galerie. Il ne se préoccupe pas des questions d'argent, comme le fait sa femme. Mais, incarnation du pragmatisme, défenseur du concret, il se révèle obsédé par «*les arnaques*», a si peur qu'on pense qu'il est coupable d'en faire qu'il s'en défend quasiment à chacune de ses répliques, affirmant sa volonté d'honnêteté.

Il enchaîne les situations burlesques et les débats creux avec Kharlampy Spiridonovitch Dymba, Grec d'origine (qui parle le russe avec un accent à couper au couteau, et le comprend mal ; qui ne fait que vanter la Grèce en la comparant à la Russie) et confiseur de métier. Ils forment un duo de clowns.

Ivan Mikhaïlovitch Zed, le télégraphiste, est le personnage le plus modeste, «l'innocent qui dit la vérité». Mais il est aussi, avec sa sincérité, le plus grand fauteur de trouble d'entre tous. Par sa maladresse et sa franchise, il provoque le scandale par deux ou trois fois. Il met au jour avec habileté ce que certains préféreraient cacher (Aplombov, par exemple, son égoïsme). Lui, qui faisait la cour à Dachenka avant qu'Aplombov demande sa main, s'éprend d'Anna Martynovna Zmeïoukina (nom qui vient de «zmeïa» («serpent»)), et, obnubilé, la poursuit sans cesse.

L'ami de la famille, Andreï Andreïevitch Niounine (nom qui vient de «niouni», «gnangnan»), qui a été chargé par Nastassia de «louer» un général, et de le faire figurer au repas de noce, pour donner une bonne impression, mais qui a préféré s'approprier les vingt-cinq roubles, et dégoter un simple capitaine de frégate, est un filou qui tente, pendant le repas, de faire diversion pour ne pas avoir à révéler la véritable identité du «général».

Le nom de celui-ci, Revounov-Karaoulov, est formé à partir de «révoun» («celui qui gueule») et «karaoul» («au secours»), et donne donc l'image d'un gros braillard tout prêt à prendre la poudre d'escampette. Ignorant le rôle qui lui est donné à jouer, étant, de plus, sourd comme un pot, et comprenant tout de travers, c'est un monstre de monomanie, d'égoïsme et de futilité, se plaisant à raconter sans fin les manoeuvres d'un marin à l'épreuve des flots, dans un langage incompréhensible par les autres convives. Il pousse le côté mécanique (et par conséquent le comique) à ses limites, et mène les autres convives et la pièce au paroxysme de la surchauffe, voire de la folie. Quelque chose sonnait faux dans ce discours, l'assemblée se rend compte de l'imposture, et crie au scandale. Ce épisode met au jour l'inconsistance et le côté factice des rapports entre chacun.

Un des principaux éléments du comique tient donc à l'incommunicabilité des personnages qui sont tous des mono-maniaques, des égocentriques, chacun parlant de lui, et personne n'écoulant les autres. Malgré tout, ils s'entendent : quand il s'agit de lever son verre ou de passer à table, nul ne se fait prier. Et ces petits-bourgeois sont tous préoccupés par l'argent, étant soucieux de paraître honnêtes et généreux, mais étant néanmoins prêts à grappiller dès que l'occasion se présente.

Dans cette société de masques, de faux-semblants, les personnages n'assumant pas leur niveau social, tentent en vain de se hausser du col, de paraître plutôt que de se montrer dans leur vérité, d'afficher par exemple une culture savante, de prétendre appartenir à un monde auquel ils aspirent, mais dont ils n'ont pas assimilé les codes et les usages, ou, en tout cas, de travers, ce qui provoque des situations ridicules. Les tentatives ratées d'Aplombov dans ses références à Spinoza ou dans son utilisation de mots faussement érudits en sont la preuve.

Comme viennent se cogner les espoirs et les rêves dérisoires, les fourberies des uns, les naïvetés de chacun, le comique est fortement grinçant, parfois terrifiant.

La pièce fut publiée en 1890 en édition lithographiée à cent dix exemplaires.

Elle fut jouée pour la première fois le 28 novembre 1900, au cours d'une soirée d'hommage à Tchékhouv, soirée durant laquelle on joua plusieurs de ses pièces en un acte. Tolstoï (dont les apparitions en public étaient rarissimes, et représentaient chaque fois un véritable événement) assista à l'une de ces représentations, et, d'après Olga Knipper, faillit mourir de rire.

Le texte fut revu en 1900 pour l'édition des "*Œuvres*" de Tchékhouv.

À partir de 1902, la pièce fut jouée dans les théâtres impériaux, et se diffusa très rapidement.

En 1921, au "Théâtre d'art" de Moscou, Vakhtangov, pourtant un élève de Stanislavski, la monta en insistant sur son caractère grotesque.

En 1954, à l'occasion du cent cinquantième anniversaire de Tchékhouv, Vladimir Pankov présenta à Minsk, en Biélorussie (en jouant de deux langues : la famille de la mariée est biélorusse, le fiancé, russe), une mise en scène enivrante et onirique, un «show» grotesque et fantastique, où la petitesse et le désespoir des êtres étaient noyés dans l'orgie, la joie forcée. La scénographie était spectaculaire : un grand banquet occupait la scène, mais un banquet mouvant telle une mer furieuse, où les tables manipulées par les comédiens étaient comme des vagues, les nappes, des coups de vent. En un saisissant mouvement de troupe, la salle des fêtes se transformait en bateau. Au fond de la scène, au pied de tables empilées, une fanfare de marins menait le bal. Ils jouaient du folklore russe, des airs traditionnels slaves, mais aussi du Igor Stravinski et des réminiscences de musique pop, de la salsa latino. On chantait, on dansait, on criait, on pleurait, dans ce spectacle total où s'engouffraient, en un cabaret grinçant, tradition russe et codes de notre époque. En effet, Pankov avait transposé l'action dans la Russie des années cinquante, offrant, de manière presque subliminale, un «patchwork» de la Russie d'hier et d'aujourd'hui. Et il rendit finalement quasi sympathiques ces gens sans scrupules, qui sont certes ridicules.

En 2009, le spectacle fut repris au "Théâtre d'art" de Moscou.

Pour le festival Tchékhouv 2010, il fut donné à Minsk, la troupe d'avant-garde de Pankov, "SounDrama", s'étant mêlée à celle, plus classique, du Théâtre national "Yanka Kupala". Il fut aussi présenté à Paris, au "Théâtre de la Ville", en russe et biélorusse, surtitré.

En 2006, à Paris, la pièce fut montée par Anne-Marie Lazarini.

En 1944, la pièce fut adaptée au cinéma, sous le même titre, par Isidore Annenski.

"Юбилей", "Jubilej"

(1891)

"Le jubilé"

Andréï Andréévitch Chipoutchine, président du Conseil d'administration de la Société du Crédit mutuel de N..., homme d'âge moyen, portant monocle, doit voir son jubilé marquant ses cinquante années de service fêté par son personnel dans l'après-midi. Il charge le vieux comptable de la banque, Kouzma Nicolaïévitch Khirine, d'écrire le texte de l'exposé qu'il devra prononcer. Cependant, le travail de Khirine, qui est mécontent, est empêché par plusieurs événements.

Tout d'abord, Chipoutchine lui reproche de boire et de battre sa femme, Tatiana Alexéevna, qui n'a que vingt-cinq ans. Cela l'énerve, car son caractère est assez colérique.

Puis survient Tatiana, qui raconte diverses histoires qui lui sont arrivées récemment, qui sont longues, que personne ne comprend à part elle, et ne veut écouter.

Se présente alors Nastassia Fédorovna Mertchoutkina, une vieille femme au vaste manteau crasseux. Elle réclame à Chipoutchine vingt-cinq roubles pour une raison abracadabrantésque : son mari a été renvoyé d'un corps de l'armée, une partie de son salaire a été retenue sans raison, et elle croit fermement qu'il lui faut s'adresser au directeur pour se faire rembourser, persévérant dans sa requête, malgré les dénégations qu'il lui oppose car elle s'est trompée d'adresse. Volubile et implacable, elle ne veut pas partir.

Aussi Khirine devient-il fou, et poursuit-il les deux femmes pour les faire sortir, ce qui provoque une bataille. Et toutes deux s'évanouissent au moment où un délégué des inspecteurs du travail se présente pour remettre au malheureux directeur un prix qu'il a obtenu pour la parfaite organisation de sa maison. Mais, voyant la situation dans le bureau, il repart avec son prix.

Commentaire

La pièce fut mise en scène :

- en 1935, à Moscou, par Vsevolod Meyerhold, qui, sous le titre "*Trente-trois évanouissements*" réunit trois «*plaisanteries*» en un acte de son ami Tchékhov : "*Le jubilé*" (où il y en a quatorze), "*L'ours*" (où il y en a huit) et "*La demande en mariage*" (où il y en a onze) !

- en 1985, au "Théâtre de la Citerne", en Alsace ;

- en 2009 au Sudden théâtre, avec "*L'ours*" et "*Une demande en mariage*", où on souligna l'aspect «prophétique» de l'oeuvre de Tchékhov en situant l'action non pas à la fin du XIXe siècle, mais en 1930.

Ces deux derniers spectacles soulignaient la vision «prophétique» de Tchékhov en situant l'action au XXe siècle.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions !

[Contactez-moi](#)